

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIV, n° 3/4, 1994 (91/92), p. 457-471.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

TORSTEN RUDENSCHÖLD

(1798-1859)

*Gunnar Richardson*¹

La société suédoise

Torsten Rudenschöld, éducateur et artisan des réformes sociales suédoises, vivait dans un pays qui, malgré sa situation périphérique, était étroitement intégré à la civilisation européenne. Au XVII^e siècle, la Suède était une grande puissance européenne, maîtresse de vastes territoires sur le pourtour de la mer Baltique mais, par la suite, elle s'était trouvée reléguée au second plan.

En 1809, alors que Rudenschöld était enfant, la Suède subit deux traumatismes: la perte de la Finlande, partie intégrante de son territoire, à la suite d'une guerre avec la Russie, puis une révolution politique qui mena à la destitution du roi et mit fin à la monarchie absolue. Une constitution accordant davantage de pouvoir au Parlement fut adoptée. Plus tard, l'un des maréchaux de Napoléon, Jean-Baptiste Bernadotte, fut élu héritier du trône, ce qui témoigne de l'étroitesse des relations culturelles et politiques de la Suède avec la France et des espoirs qu'elle plaçait alors dans la politique étrangère. Par une ironie de l'histoire, les premiers décrets régissant les écoles élémentaires furent pris par un roi qui n'avait jamais appris la langue du pays.

Au milieu du XIX^e siècle, la Suède était un pays vaste et peu peuplé qui comptait à peine plus de 3 millions d'habitants, dont 90 % vivaient de la terre. Pourtant la société suédoise n'était pas statique : l'agriculture se modernisait à un rythme relativement rapide ; un nouveau système de crédit s'appuyant sur les banques locales se mettait en place ; un grand projet de construction de canaux (« Göta kanal ») était en cours ; la presse, riche en journaux locaux et en petites revues, se développait rapidement (le nombre de titres passa d'une vingtaine en 1800 à 120 en 1840) ; les collectivités locales se renforçaient et l'activité politique s'intensifiait. Tous ces changements suscitérent un climat propice au débat public. Du point de vue ethnique, linguistique et religieux, la société suédoise était remarquablement homogène. L'Église suédoise d'État était luthérienne et les citoyens ne pouvaient vivre hors de son sein mais, au milieu du XVIII^e siècle apparurent les premiers groupes de dissidents. Les problèmes les plus préoccupants à cette époque étaient liés à la très forte croissance de la population qui augmenta d'environ 50 % pendant la première moitié du XIX^e siècle avec, pour conséquences, le chômage et le sous-emploi ainsi qu'une grande misère, en particulier chez les paysans sans terres. Les problèmes sociaux engendrés par l'apparition d'un prolétariat rural occupèrent une place considérable dans le débat qui allait s'engager sur l'école élémentaire pour tous.

Tel était donc le contexte social dans lequel Torsten Rudenschöld consacra sa vie à l'éducation. Afin de comprendre l'ampleur de la tâche qu'il s'était impartie, il est important d'avoir quelques notions sur la façon dont l'enseignement était organisé en Suède ainsi que sur les problèmes pédagogiques qui se posaient à l'époque.

Le système scolaire

Au début du XIX^e siècle, le système scolaire suédois comportait deux éléments distincts : d'une part, un système secondaire public mis en place au XVII^e siècle et, de l'autre, des écoles élémentaires de qualité extrêmement variable créées et gérées par les autorités locales et des particuliers. L'enseignement que les enfants recevaient dans leur famille pouvait, lui aussi, être réparti en deux catégories : un enseignement de qualité dispensé par des précepteurs, et une instruction très rudimentaire basée sur l'apprentissage de la lecture et l'enseignement du catéchisme et dispensée par des personnes au savoir limité. Une proportion relativement élevée de la population savait lire, mais il est probable que ce savoir se bornait, dans la plupart des cas, à la lecture du catéchisme de Luther ou d'autres textes religieux connus. C'est en examinant les registres des réunions de catéchèse paroissiale qu'on a pu évaluer le taux d'alphabétisation — au sens indiqué plus haut — d'importantes catégories de la population suédoise aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles.

Pendant les années 1820 et 1830, la question de savoir dans quelle mesure l'État devait se charger de l'instruction de la population fit l'objet de vifs débats. Selon l'idéologie conservatrice solidement établie, l'État devait être uniquement chargé de la formation des futurs « fonctionnaires au service de l'État ». Les autres catégories professionnelles — exploitants agricoles, artisans et commerçants — ne servant que leurs propres intérêts, et non ceux de l'ensemble de la population, devaient assurer elles-mêmes l'éducation de leurs enfants. Les tenants des idées libérales estimaient, au contraire, que l'État devait se charger de l'éducation de base de toute la population. « L'école élémentaire doit figurer au nombre des principales préoccupations de l'État », déclarait à la fin des années 1830 l'un des représentants les plus éminents de l'idéologie libérale, l'historien et poète Erik Gustaf Geijer.

L'intérêt pour la création de nouvelles écoles élémentaires — surtout dans les villes — avait été considérablement stimulé par la récente introduction en Suède d'une méthode pédagogique nouvelle et apparemment révolutionnaire, l'enseignement mutuel, mis au point en Angleterre par Andrew Bell et Joseph Lancaster. Selon cette méthode, des élèves relativement plus âgés et d'un niveau plus avancé — les « moniteurs » — faisaient fonction de maîtres auprès de groupes de camarades plus jeunes auxquels ils donnaient des leçons en s'aidant, par exemple, de tableaux qui pouvaient être suspendus au mur. De cette façon, un seul et unique maître pouvait superviser l'enseignement de centaines d'enfants. Les tentatives faites pour répandre ce modèle britannique en Suède reçurent un solide soutien de la Société d'encouragement de l'enseignement mutuel (*Sällskapet för Vexelundervisningens befrämjande*) créée en 1822. Cette association avait essentiellement pour but de promouvoir l'éducation et l'instruction des couches pauvres de la population rurale. Pour mener à bien cette mission, elle prit la décision de créer à Stockholm un centre de formation pédagogique.

Un événement qui eut une influence décisive sur la vie de Torsten Rudenschöld fut l'adoption en 1842 par le Parlement suédois des premiers textes officiels sur l'école élémentaire, rendant l'instruction générale obligatoire pour tous les enfants (mais non la scolarisation, dans la mesure où ceux-ci pouvaient également acquérir les connaissances et les compétences nécessaires au sein de leur famille), Ceci mit les paroisses dans l'obligation de créer des écoles, les autorités de l'État se chargeant de la formation des maîtres.

Ces textes ne contenaient guère de détails sur l'organisation de l'école élémentaire et les directives concernant les programmes étaient extrêmement vagues. La question de savoir si les enfants devaient savoir lire ou non avant d'entrer à l'école n'était pas clairement tranchée. La méthode d'enseignement recommandée était l'enseignement mutuel et c'était également la méthode qui devait être pratiquée dans les centres de formation pédagogique.

Le texte de 1842 introduisant l'école élémentaire était, certes, très important mais son application se heurta à des problèmes pratiques si nombreux et si importants que le projet ne

put se réaliser avant longtemps. La Suède, pays pauvre, souffrait d'une pénurie générale de bâtiments scolaires et de maîtres qualifiés. La dispersion de la population était à elle seule un problème, beaucoup d'enfants étant obligés de faire un long trajet pour se rendre à l'école. Par ailleurs, il devint bientôt évident que l'on avait beaucoup trop misé sur l'efficacité de la méthode Lancaster.

Tels étaient les deux principaux problèmes qui amenèrent Rudenschöld à se consacrer à l'organisation de l'école élémentaire.

Vie et carrière de Torsten Rudenschöld

Avec le titre de comte, Rudenschöld appartenait à la grande aristocratie suédoise. Son grand-père avait été ministre et son père était lieutenant-colonel et chambellan du roi. Né en 1798, il fut élevé sur les terres de la famille (Riseberga, à Närke, et Gudhammar, dans le Västergötland). Son instruction avait été confiée à un précepteur qui, en 1811, le suivit, ainsi que son frère aîné, à Uppsala. Il suivit pendant quelques années les cours de l'université d'Uppsala sans obtenir de diplôme universitaire, Malgré cela, les années qu'il y passa devaient par la suite s'avérer déterminantes. C'est là en effet qu'il entra en contact avec de nouveaux courants philosophiques et littéraires caractérisés par une réaction contre le rationalisme et l'utilitarisme du siècle des Lumières, ainsi qu'avec les mouvements nationaux qui prédominèrent en Suède après l'échec de la politique étrangère en 1809. Il fut fortement influencé par de jeunes amis qui appartenaient à un club littéraire romantique et nationaliste (*Manhemsförbundet*).

Rudenschöld quitta Uppsala en 1816 pour entrer dans l'armée. Devenu officier dans le régiment de Skaraborg, il démissionna en 1824, lorsqu'il hérita des domaines agricoles de son père. Poussé par des difficultés financières et la nécessité d'accroître ses revenus, il commença à donner des leçons particulières à de jeunes garçons et découvrit ainsi le travail qui devait un jour constituer l'essentiel de sa vie.

En 1830, Rudenschöld abandonna l'exploitation agricole pour un poste de directeur général dans des usines métallurgiques appartenant à des parents. Contrairement à d'autres idéalistes et réformateurs de la société issus des classes privilégiées, il constata de ses propres yeux à quel point les conditions de vie des ouvriers étaient difficiles. Il vit leur misère et la dureté de leur existence et tenta d'y remédier par divers moyens, mais il s'ensuivit des conflits avec les propriétaires de l'entreprise qu'il dut quitter en 1833.

N'ayant plus d'endroit où se loger ni les moyens de subvenir aux besoins de sa famille, il fut invité à s'installer près du palais de Läckö, dans le Västergötland, où résidait son frère aîné. C'est là qu'il ouvrit une école privée avec internat pour les enfants de son frère auxquels se joignirent d'autres enfants. L'établissement n'étant pas suffisamment rentable, il acheta, avec l'aide de son frère et de quelques amis, un petit domaine mais, là encore, l'affaire tourna au fiasco. En 1843, il quitta le domaine et alla s'installer au palais de Läckö où il entreprit de fonder une nouvelle école avant tout destinée aux enfants du personnel employé à demeure au palais de Läckö et dans ses environs.

Il commença également à faire partie de l'administration locale du district. Jusque-là, Rudenschöld s'était essayé à des emplois dans l'armée, l'industrie et l'agriculture avec un succès pour le moins limité dans les deux derniers domaines. En 1843, poussé essentiellement par la nécessité, il entra comme enseignant à plein temps dans une école élémentaire, ce qui intervint à un moment particulièrement opportun pour lui.

D'après les textes de 1842, il était désormais du devoir de toutes les paroisses du pays de mettre en place des écoles élémentaires. Cependant, la législation était si vague que toutes sortes d'expériences furent tentées hors de toute réglementation.

Telle étant la situation, il fallait des gens qui fussent en mesure d'aider à mettre en place le système scolaire à l'échelle locale et de participer au débat qu'appelaient les grands problèmes de fond. C'est ainsi que Rudenschöld fut amené à consacrer le reste de sa vie — en tant qu'instituteur, organisateur, écrivain, inspecteur d'État et membre du Parlement — à l'amélioration de l'école élémentaire. En 1849, gouvernement lui confia la mission de parcourir le pays pour superviser la mise en place du système d'enseignement élémentaire. Plus tard, il fut chargé d'une mission analogue par le Parlement. C'est ainsi qu'il joua un rôle important dans la réforme politique et pédagogique de l'école au Parlement de 1856 à 1858.

Il mourut à Uppsala en 1859.

Une utopie sociale

La contribution de Rudenschöld à l'éducation ne se limita pas à son travail d'enseignant : il élaborait une théorie nouvelle et radicale de la société, travailla à l'organisation de l'enseignement élémentaire au niveau local et central et, enfin, publia un certain nombre de textes sur les aspects politiques et pédagogiques du problème scolaire. Ses idées philosophiques sur les problèmes sociaux sont exposées dans deux ouvrages publiés respectivement en 1845 et 1846 qui reprennent ses réflexions sur la mobilité des individus entre classes sociales, d'une part (*Tankar om ståndscirkulation*) et sur l'instauration de la mobilité sociale, d'autre part (*Tankar om ståndscirkulationens verkställighet*). Il est difficile de trouver un équivalent exact de ce qu'il appelait *ståndscirkulation*, mais c'est bien de mobilité sociale qu'il s'agit, c'est à dire le passage des personnes d'une classe sociale à l'autre.

Rudenschöld pensait que les problèmes sociaux avaient pour origine le profond fossé séparant les différents états ou « classes » de la société. Il avait sur ces problèmes un point de vue avant tout religieux :

« Le moyen qui permettra l'établissement et la manifestation d'une véritable fraternité chrétienne non seulement dans certains cas exceptionnels, mais également en tant qu'état d'esprit commun à tous contribuant au bonheur de chacun, est la mobilité sociale qui, s'il lui est permis de jouer pleinement son rôle, abolira toute oppression entre individus contraire à l'esprit chrétien tout en faisant disparaître tout sentiment d'envie, très peu chrétien non plus, entre personnes occupant des positions et exerçant des fonctions différentes dans la société. La salubrité d'un tel système et ce qu'il comporte de joyeux bien-être pour tous et pour chacun, tiennent en dernier ressort au fait que chaque membre de la société, quel que soit son rang, appréhende sans préjugé, avec simplicité et avec objectivité sa position et remplit sa mission dans la vie non sous la contrainte mais avec une bonne volonté désintéressée, et cela à la place exacte qu'une sage et tendre Providence lui a assignée en fonction de ses talents naturels. » (*Tankar om ståndscirkulationens verkställighet*, p. 9).

L'objectif de la « mobilité sociale » était l'établissement de bonnes relations entre les individus qui, en raison de circonstances diverses, se trouvent répartis en différentes classes au sein de la société. Cependant, Rudenschöld ne recommandait pas la suppression de ces différences ; il proposait en revanche que soient améliorées les possibilités de passage d'une classe à l'autre car, pour lui, les différences entre individus sont d'origine naturelle. A ses yeux, par exemple, un jeune paysan doué devait avoir la possibilité de faire des études et d'accéder à un statut plus élevé mais il fallait également que le mouvement pût s'effectuer en sens inverse. « Les changements d'état dans la société », disait-il, « susciteront et entretiendront un mouvement sain aussi naturel, voire aussi nécessaire, que la circulation du sang dans le corps humain. » (*Tankar om ståndscirkulation*, p. 23).

Ce qui était fondamentalement nouveau dans le projet de Rudenschöld — mais également sujet à controverse — , c'était l'importance qu'il attachait à la nécessité d'un mouvement vers le bas ; en effet, il proclamait haut et fort qu'il fallait accepter l'idée que de nombreux enfants appartenant aux classes les plus élevées travaillent comme ouvriers. Son

jugement, très critique, portait sur son propre milieu ainsi que sur son mode de vie, et son ouvrage est en réalité une sorte de réquisitoire contre la classe sociale dominante et une critique virulente de la civilisation. La classe dominante s'étant peu à peu gonflée, de nombreuses charges tout à fait inutiles avaient été créées dans l'administration, ce qui n'empêchait pas maints « gentilshommes » de rester plus ou moins oisifs et de mener une vie frivole et fastueuse. Au lieu d'accomplir une tâche utile à la société — « d'être, pour l'ensemble de la population, des exemples de sagesse et de noblesse » — ils abusaient égoïstement de leur influence sur les masses et s'assuraient à leurs dépens une totale liberté à l'égard du travail et l'entier bénéfice des plaisirs de la vie.

La société suédoise se caractérisait, en outre, par l'absence de contact entre les différentes classes sociales. Dans l'utopie sociale de Rudenschöld, les relations humaines reposaient sur la compréhension, l'amour et l'harmonie entre les êtres.

Une autre raison militait en faveur d'une plus grande mobilité sociale : en effet, tous les enfants des classes privilégiées ne possédaient pas les dons nécessaires pour effectuer un travail intellectuel. Rudenschöld estimait que les facultés intellectuelles naturelles étaient à peu près également réparties entre les différentes classes sociales.

Ce sont donc ces idées sur la société et la nature humaine qui constituèrent le fondement du projet pédagogique conçu par Rudenschöld pour promouvoir l'égalité. Le véritable problème tenait à ce que les enfants des grandes familles — ainsi que leurs parents — refusaient le travail manuel et, en particulier, toute formation orientée vers ce type de travail. D'après Rudenschöld, la solution de ce problème ne pouvait venir que d'un nouveau type d'éducation.

Dans le système scolaire tel que le voyait Rudenschöld, les premières années d'enseignement élémentaire devaient être communes à tous les enfants, quelle que fût leur origine sociale. Il fut le premier éducateur et homme politique suédois à recommander ce que l'on devait par la suite appeler « l'école élémentaire commune » — ou programme d'enseignement général — qui, depuis lors, caractérise dans une large mesure la politique de l'éducation en Suède et dans lequel, une place importante devait être accordée au travail manuel, permettant ainsi de préparer les enfants des familles aristocratiques à exercer un métier manuel.

Un autre objectif important était de promouvoir, dans ces classes sociales élevées, un mode de vie plus simple et plus naturel. La nécessité d'instaurer un mode de vie plus modeste d'où toute prétention serait bannie paraissait si urgente à Rudenschöld qu'il recommanda la création de « clubs de la simplicité » et de ce qu'il appelait des « camps de mobilité sociale » (*ståndscirkulationskolonier*), où les enfants des grandes familles travailleraient dans des fermes et mèneraient une vie simple.

L'idéalisme chrétien et l'espoir peut-être un peu naïf d'améliorer les relations entre les différentes classes sociales jouèrent également un rôle important dans l'utopie sociale de Rudenschöld. Ces rêves de réconciliation et d'harmonie au sein de la société furent encore alimentés par la Révolution de février 1848 qui, en Suède, et surtout à Stockholm, prit une tournure extrêmement violente. C'est ainsi que dans une publication de 1850 sur les problèmes sociaux de son temps] — *Tankar om vår tids samhällsfrågor* -, il conjurait les Suédois en termes affectueux de « se prendre par la main en signe de réconciliation chrétienne ».

Les idées de Rudenschöld sur la mobilité sociale ne passèrent pas inaperçues. Dans les milieux conservateurs, nombreux étaient ceux qui le considéraient comme un agitateur populaire tandis que, d'une manière générale, on voyait en lui un idéaliste et un visionnaire excentrique et rêveur. Chez ses pairs de l'aristocratie, on parlait avec mépris de « ce fou de comte et son livre aussi fou que lui ». Cependant, ce qu'il entreprenait sur le plan pratique pour l'école élémentaire inspira le respect et eut sans doute pour conséquence de mieux faire

comprendre ses idées sur la mobilité sociale. L'évolution de la société — en Suède comme dans les autres pays — y contribua également.

Il est vrai que les publications de Rudenschöld n'eurent guère de retentissement dans l'immédiat mais, avec le temps, ses idées ont exercé une influence certaine. Le recrutement dans l'enseignement supérieur et les universités est plus large et plus démocratique en Suède que dans beaucoup d'autres pays d'Europe et, de ce fait, les effectifs des universités comportent un plus grand nombre d'étudiants d'origine rurale. Il paraît probable qu'en l'occurrence, ses idées sur la mobilité sociale ont eu quelque effet.

Il n'est pas sans intérêt, après avoir présenté les idées de Rudenschöld sur la mobilité sociale, d'en rechercher l'origine. D'où venaient ces idées ? Quelles influences leur auteur avait-il subies ? On songe tout naturellement, pour commencer, aux impressions très fortes que lui ont laissés, dans sa jeunesse, les mouvements romantiques et nationalistes. Dans les années 1820, Rudenschöld était entré en contact avec un groupe d'avant-garde composé de jeunes écrivains et d'étudiants. On a beaucoup écrit par la suite sur cette expérience qui a marqué l'histoire de la littérature suédoise. En effet, un groupe de jeunes Romantiques avait quitté Stockholm pour s'établir dans un petit village et y vivre dans la simplicité ; les rêves de vie rustique fondée sur la solidarité chrétienne faisaient partie de l'esprit du temps. Aux alentours de 1840, la pauvreté qui se répandait dans les campagnes et les problèmes sociaux qui allaient de pair suscitaient un vif intérêt. Un comité d'action sociale fut chargé d'examiner la question qui fut ensuite portée devant le Parlement. Plusieurs grands écrivains de l'époque traitèrent du problème de la misère et de l'action sociale dont, entre autres, Carl Jonas Love Almquist, Fredrika Bremer et Erik Gustaf Geijer.

Rudenschöld a certainement été marqué par les courants de pensée qui traversaient l'Europe. C'est ainsi que certaines de ses idées rappellent Rousseau et son idéal de vie simple et naturelle, même si Rudenschöld ne s'est pas expressément référé à lui. On a relevé des ressemblances avec l'utopiste français Saint-Simon et il s'est vu soupçonner de « conception jacobine et saint-simonienne du développement de la société », ce dont il s'est défendu en évoquant, pour reprendre ses propres termes « l'absurdité du nivellement des classes » ; il a également été question de certaines analogies avec un autre utopiste français, Charles Fourier. Il y a pourtant de fortes chances pour que ces analogies tiennent non pas à des influences directes mais plutôt à ce courant d'idées que l'esprit du temps a fait naître dans de nombreux pays d'Europe vers le milieu du XIX^e siècle.

Il est également important de mentionner l'expérience personnelle de Rudenschöld qui, toute sa vie ou presque, s'est débattu dans la pauvreté. Bien que né et élevé dans un milieu aristocratique, il dut, au prix de grands sacrifices, gagner sa vie et celle de sa famille en tant que simple instituteur. La modestie de son train de vie lui fut imposée par la nécessité.

Enseignant et organisateur au niveau local

Les décrets de 1842 réglementant les écoles élémentaires étaient extrêmement vagues. Le premier paragraphe stipulait que chaque paroisse devait avoir une école, de préférence fixe. Toutefois, deux ou trois paroisses pouvaient s'associer pour créer une école commune. La méthode pédagogique recommandée était l'enseignement mutuel de Bell et Lancaster, qui devait également être utilisée pour la formation des maîtres.

Lorsqu'en 1843, Rudenschöld commença à s'occuper des écoles élémentaires dans la paroisse où se trouvait le palais de Läckö, il découvrit dans l'organisation scolaire des défauts graves mais qui n'entraient pas dans le cadre de la loi. Par exemple, on ne savait pas exactement dans quelle mesure les enfants devaient savoir lire lorsqu'ils entraient à l'école. Au cours des longs débats sur l'école élémentaire qui eurent lieu au Parlement en 1840 et

1841, certains députés avaient préconisé, avec une grande fermeté, le maintien de la tradition qui était d'enseigner les rudiments de la lecture à la maison.

La disposition selon laquelle « une école, de préférence fixe » devait être ouverte dans la plupart des paroisses supposait l'existence d'une école « centrale » regroupant le plus grand nombre possible d'enfants, ce qui impliquait de longs trajets pour la plupart d'entre eux. Tout regroupement des élèves en classes d'âge homogènes était donc exclu.

Ce mode d'organisation laissait à désirer aux yeux de Rudenschöld qui, par ailleurs, était opposé à la méthode Lancaster. L'enseignement dispensé par les « moniteurs » était inefficace et, s'agissant du catéchisme, tout à fait artificiel dans la mesure où il se traduisait par la répétition mécanique de mots, sans aucune compréhension du texte. Il importait donc, déclarait-il, de s'opposer énergiquement à cette pratique pour les leçons de catéchisme car elle était non seulement inutile, mais aussi profondément dommageable. Cette méthode avait, en outre, l'inconvénient d'être de nature à favoriser la corruption ; en effet, lorsqu'ils faisaient réciter leurs leçons aux jeunes élèves, les « moniteurs » se laissaient assez couramment soudoyer, acceptant des dons divers, tels qu'argent, pommes ou morceaux de sucre.

Rudenschöld pensait qu'il fallait créer une école dans le moindre hameau afin que les jeunes élèves aient moins de chemin à faire. (il est vrai qu'il préconisait l'instruction à la maison, mais il se rendait également compte que cela ne pouvait se pratiquer dans toutes les familles). Une fois que les plus jeunes auraient appris à écrire, ils seraient en mesure, par la suite, de parcourir une plus grande distance pour se rendre dans une véritable école élémentaire.

En 1850, il présenta un projet de système scolaire de ce type dans une publication sur les problèmes sociaux de l'époque et sur l'école élémentaire intitulée *Tankar om vår tids samhällsfrågor. I. Om folkskolor*. L'enseignement dispensé dans ce qu'il appelait des *roteskolor* (écoles de hameau) devait, selon lui :

- fournir aux enfants des rudiments de lecture afin qu'ils puissent mieux profiter de l'éducation reçue chez eux ;
- leur donner cette instruction dans une école suffisamment proche de leur foyer de manière à ce que la distance ne soit plus un obstacle ;
- recourir certains jours à des élèves plus âgés pour qu'ils enseignent à l'école élémentaire sous la supervision d'enseignants qualifiés ;
- protéger les jeunes élèves de l'influence de leurs aînés en envoyant ces derniers dans des écoles « centrales », relativement proches elles aussi de chez eux ;
- faire en sorte que certains des élèves parmi les plus avancés puissent atteindre un niveau de compétence suffisant pour assister les maîtres dans les écoles de hameau ;
- permettre aux instituteurs des écoles élémentaires d'évaluer l'éducation donnée dans les familles lors de leurs tournées d'inspection périodiques dans les écoles de hameau ;
- introduire quelques rudiments d'arithmétique et d'écriture.

Le projet pédagogique de Rudenschöld témoigne clairement des difficultés considérables que posait la mise en place d'un système d'enseignement élémentaire propre à répondre aux besoins de la totalité des enfants des zones rurales dans une grande partie de la Suède. Grâce à sa profonde connaissance de la situation sur le terrain, il voyait les problèmes tels qu'ils étaient. Plus tard, il développa l'idée de ces écoles de hameau, relativement primitives, pour les remettre dans une perspective d'ensemble plus ambitieuse.

Un projet pédagogique a l'échelle nationale

Les idées sur l'organisation de l'école élémentaire que Rudenschöld développe dans l'ouvrage mentionné plus haut reposent sur l'expérience qu'il avait acquise dans l'exercice de son métier d'enseignant et lors de la mise en place de l'école de sa propre paroisse, dont la

réussite avait attiré l'attention de nombreuses personnes non initiées à ces problèmes. C'est ainsi que diverses organisations et associations l'invitèrent à donner des conférences sur le système scolaire qu'il préconisait. Des éducateurs venus de différentes régions du pays vinrent visiter son établissement afin d'en étudier l'organisation. Il écrivit des articles dans des journaux et des revues. Ses deux ouvrages sur la « mobilité sociale » — écrits à l'initiative de la Société agricole de la province de Skaraborg (*Hushållningssällskapet i Skaraborgs län*) qui en assura la publication — faisaient une large place aux problèmes scolaires. Tout ceci contribua à la célébrité de l'expérience scolaire de Läckö. Le simple fait qu'un comte pût travailler comme maître d'école ne manqua pas d'éveiller l'intérêt — et la curiosité.

En 1849, Rudenschöld avait reçu une aide de l'État pour mettre en œuvre ses projets pédagogiques, et ce fut donc tout naturellement que, dans le courant des années 1850, il fut nommé inspecteur itinérant avec pour mission de suivre la mise en place des écoles élémentaires pour le compte du gouvernement et du Parlement. Il rédigea un rapport sur son expérience et présenta une proposition d'organisation du système scolaire dans deux ouvrages sur l'école élémentaire et son organisation pratique intitulés : *Tankar om folkskolan*, publié en 1854, et *Svenska folkskolans praktiska ordnande*, qui parut en 1856. Le gouvernement acheta 2.500 exemplaires du dernier ouvrage pour le diffuser dans l'ensemble du pays auprès des commissions scolaires locales.

D'après Rudenschöld, les principaux problèmes à résoudre pouvaient se ramener aux deux questions suivantes :

1. Comment rendre l'école élémentaire accessible à tous les enfants « dans un pays où la population est disséminée sur un vaste territoire, où le climat est rigoureux et où les gens sont pauvres » ?
2. Comment faire pour que l'enseignement soit adapté à son objectif ?

Les deux problèmes sont liés dans la mesure où l'organisation du système scolaire détermine, dans une large mesure, les conditions dans lesquelles est dispensé l'enseignement. Les visites qu'il fut amené à faire dans de nombreuses écoles sur tout le territoire suédois permirent à Rudenschöld d'étoffer son expérience et de poursuivre avec plus de conviction encore l'élaboration de ses idées sur l'école élémentaire.

Dans l'ensemble, toutefois, il maintint ses positions antérieures et, en particulier, ses critiques à l'égard de la méthode Lancaster. Il en vint même, connaissant la manière dont cette dernière était appliquée dans certains grands établissements urbains, à durcir encore ses critiques, ce qui provoqua, on s'en doute, une vive indignation chez les partisans de ce type d'école et déclencha, en outre, certaines controverses. Cette méthode ayant été officiellement sanctionnée par la loi de 1842 sur les écoles élémentaires et par les instructions fournies aux instituts de formation pédagogique, les critiques de Rudenschöld touchaient beaucoup de monde. Son message était simple : il était impossible d'obtenir de bons résultats avec des classes de 100 élèves et plus supervisées par un seul maître assisté de quelques « moniteurs ».

Le projet de Rudenschöld se traduisit par un élargissement du système des petites écoles locales. Ces dernières étaient souvent appelées *småskolor*, ce qui, littéralement, veut dire « petites écoles ». Dans les années 1850, l'expression était ambiguë : elle pouvait en effet désigner à la fois une petite école et une école pour les jeunes enfants. La différence est, en fait, plutôt théorique puisque ces écoles étaient généralement de petites écoles pour les jeunes enfants. Le principe, nous l'avons dit plus haut, était que ces *småskolor* devaient être installées suffisamment près du lieu d'habitation des enfants pour que la distance ne constitue pas un obstacle à une fréquentation scolaire régulière. Ceci répondait également à une autre préoccupation : rassembler les tout-petits dans une classe spéciale. Rudenschöld appelait parfois ces écoles « écoles familiales » pour deux raisons : elles pouvaient être situées chez l'un des enfants (et non dans un bâtiment scolaire spécial) et elles supposaient une collaboration entre l'école et les parents.

La première mission de la *småskola* consistait à apprendre aux enfants à lire, même si l'écriture et le calcul faisaient aussi partie du programme. Il est intéressant de noter que Rudenschöld n'avait pas renoncé à l'idée qu'il était préférable pour les enfants d'apprendre les rudiments de la lecture chez eux. Débuter l'école par l'apprentissage des lettres de l'alphabet revenait à ses yeux à gaspiller le temps du maître.

La question du rôle pédagogique des parents avait considérablement divisé le Parlement et l'opinion publique. Rudenschöld attachait une grande importance à la famille ainsi qu'à l'éducation donnée par les parents. L'instruction scolaire et l'enseignement dispensé à la maison devaient à ses yeux se compléter, les enfants allant à l'école le matin et faisant leurs devoirs à la maison l'après-midi — ou allant à l'école tous les deux jours et faisant leurs devoirs les autres jours.

L'opposition de Rudenschöld à la méthode Lancaster finit par rencontrer l'assentiment général. On s'était beaucoup préoccupé des difficultés auxquelles se heurtait le système consistant à inclure dans une même classe des enfants d'âge et de niveau extrêmement différents. C'est ainsi que son idée de créer de petites écoles préparatoires distinctes (*småskolor*) s'inséra dans un courant qui, en 1858, aboutit à une décision du Parlement habilitant les autorités scolaires locales dans l'ensemble du pays à créer, sans tenir compte de la distance par rapport à l'école mère, des *mindre skolor* (des « écoles plus petites ») pour les débutants. Nombreux étaient ceux qui, par expérience, pensaient qu'il manquait un lien entre les parents et l'école. Les *mindre skolor* vinrent combler cette lacune. Le recrutement de maîtres dûment formés et qualifiés n'était pas indispensable. Rudenschöld pensait que ce rôle pouvait être tenu par des élèves plus âgés venant des classes dites d'élite (dont il sera question plus loin). Les enseignants de ces écoles d'élite devaient en outre effectuer des inspections régulières dans les *mindre skolor*, afin de superviser le travail des jeunes maîtres et de les aider. Lorsque le Parlement accepta le principe des écoles préparatoires spéciales, il fut entendu que l'enseignement y serait confié à des jeunes filles de 15 ou 16 ans ou à de bons « moniteurs » venus d'écoles pratiquant la méthode Lancaster.

Une école élémentaire supérieure

L'une des idées maîtresses du projet pédagogique de Rudenschöld consistait à offrir à tous les enfants, sans exception, la possibilité de recevoir une éducation de base en classe, ce qui, dans un pays pauvre et à la population clairsemée comme la Suède, supposait que l'on se contentât d'une école aux ambitions relativement modestes. Après quoi, un cycle de niveau plus élevé mis en place dans un établissement central accueillerait les enfants de 12 à 15 ans. Dans la mesure où il dispenserait un enseignement plus poussé, ce cycle ne serait pas obligatoire. Compte tenu des exigences auxquelles seraient soumis les élèves, il serait, en fait réservé à une petite élite, d'où le nom d'« école d'élite », que lui donna Rudenschöld.

Il est un point sur lequel Rudenschöld reste assez vague : l'école élémentaire ordinaire dont il parle très peu. Cette dernière étant le principal objet de la législation de 1842, peut-être jugeait-il inutile de s'étendre sur la question.

Rudenschöld fonda sa politique de l'éducation sur un principe issu de la psychologie et selon lequel les facultés intellectuelles varient beaucoup d'un individu à l'autre ; les conséquences de cette proposition, sur le plan de l'instruction scolaire et de l'éducation étaient qu'en vertu des « lois fondamentales éternelles », il fallait identifier et sélectionner les élèves les plus doués dès l'école élémentaire qui devait être la pépinière de l'enseignement supérieur, et ce au détriment des écoles secondaires où, jusqu'alors, le facteur déterminant d'admission était la fortune des parents. S'il est vrai qu'elles étaient en principe ouvertes aux enfants de familles pauvres, ceux-ci n'y avaient en fait pratiquement pas accès, de sorte qu'elles n'étaient pas véritablement le lieu où se recrutait l'élite intellectuelle. « L'ancienne

méthode de sélection des élites laisse à désirer dans la mesure où la sélection ne porte que sur une minuscule fraction de la population », c'est à dire les classes économiquement privilégiées. L'un des points faibles du processus de sélection tenait, à l'évidence, au fait que les enfants entraient si jeunes à l'école secondaire qu'il était encore trop tôt pour apprécier correctement leurs aptitudes intellectuelles. La solution de ce problème consistait, pour Rudenschöld, à prendre des mesures pour que la sélection en vue de l'entrée dans l'enseignement supérieur ait lieu à l'école élémentaire de manière à ce que la base de cette sélection soit étendue à la nation toute entière. Ce système avait encore d'autres avantages : « Choisir ainsi les élites au sein de la population toute entière est d'une importance considérable, non seulement parce que cela donnera accès à des ressources plus abondantes, mais aussi parce que les élites seront alors issues des classes sociales qui possèdent encore une grande vigueur naturelle et chez qui les valeurs morales sont plus vivaces et plus fécondes, c'est à dire les classes laborieuses des campagnes. » (*Tankar om folkskolan*, p. 58).

Comme nous l'avons vu plus haut, cette suggestion est conforme au principe de « mobilité sociale » que Rudenschöld avait énoncé dix ans plus tôt. L'expérience a montré, disait-il, que l'agriculture, le commerce et l'artisanat donnent aux enfants des classes privilégiées des métiers qui leur apportent l'indépendance et la prospérité, alors qu'ils étaient jadis considérés comme dégradants. Rudenschöld critique cette vision bornée des choses, estimant qu'une fausse conception du bonheur conduit les parents à priver leurs enfants d'un travail qui pourrait répondre à leurs goûts et à leurs aptitudes.

L'instruction religieuse

L'école élémentaire, en Suède, était à maints égards subordonnée à l'Église luthérienne d'État. Le prêtre de la paroisse présidait la commission scolaire locale. Chrétien convaincu, Rudenschöld n'avait rien à redire à cela et il pensait que l'enseignement religieux devait être dispensé par un prêtre. Traditionnellement, l'instruction religieuse donnée dans les écoles élémentaires reposait pour essentiellement sur le catéchisme de Luther qui existait en deux versions : une intégrale et une abrégée. Pour Rudenschöld, l'étude de la version abrégée était largement suffisante, y compris les préceptes de Luther, car elle était faite de façon mécanique, tout à fait inutile dans la mesure où elle excluait toute compréhension. Il considérait que les Évangiles devaient être le fondement de l'instruction religieuse et que le maître devait interpréter les enseignements de la Bible de manière à les rendre intelligibles aux enfants afin d'éviter ce type d'apprentissage dépourvu de tout intérêt.

Par rapport à ses contemporains, Rudenschöld avait une conception remarquablement moderne de l'instruction religieuse. Les changements de méthode qui intervinrent plus tard furent, dans une large mesure, conformes à ses opinions.

Les principes pédagogiques de Rudenschöld

Torsten Rudenschöld fait partie de ces éducateurs peu connus hors des frontières de leur propre pays. Ses publications n'ont jamais été traduites et aucune de ses œuvres n'a été présentée à un public international. Il n'empêche qu'il a exercé une très grande influence sur l'évolution de l'école élémentaire en Suède. Ses fonctions de maître d'école et d'organisateur, ainsi que son travail en tant qu'auteur de publications sur l'éducation, l'amènèrent à jouer un rôle déterminant lors de la mise en place de l'école élémentaire — qui ne disposait ni de structures ni de programme. On peut dire de son action qu'elle témoigne d'une appréciation réaliste des conditions qui régnaient à son époque ainsi que des principes politiques et pédagogiques qui devaient régir l'école. On pourrait résumer ses principes de la façon suivante : l'école élémentaire devait être le lieu où serait dispensé l'enseignement de base

commun, indispensable pour accéder à l'ensemble de l'enseignement supérieur. Tous les enfants devaient, quelle que fût la position sociale de leur famille, fréquenter l'école élémentaire. Ce principe fut par la suite ardemment défendu par les maîtres de l'enseignement élémentaire et par les partis de gauche (les libéraux et les socio-démocrates). Au XX^e siècle, cette idée devint peu à peu une réalité acceptée de tous et prit sa forme définitive avec la réforme de l'enseignement général et technique de 1962.

La contribution la plus originale de Rudenschöld à la réflexion politique et sociopolitique sur l'école est sa théorie de la « mobilité sociale ». Il attachait beaucoup d'importance au rôle de l'école en tant qu'instrument de transformation de la société ainsi qu'au travail manuel comme élément essentiel de la formation de tous les jeunes.

Dans ses attaques contre la méthode Lancaster, il a beaucoup insisté sur le principe du contact direct entre le maître et ses élèves. Ce type de rapport ne pouvait être établi dans une école Lancaster où un seul maître s'occupait, avec l'aide de « moniteurs », d'un nombre considérable d'élèves.

S'agissant du travail effectué à l'école, Rudenschöld attachait une importance particulière à l'apprentissage de la lecture qui devait amener les enfants à lire correctement et à comprendre ce qu'ils lisaient. Il se plaignait de ce que même les élèves plus âgés lisaient parfois très mal, notant que le phénomène passait souvent inaperçu parce que les enfants avaient appris de nombreux textes par cœur. Il préconisait l'apprentissage de la lecture par la méthode phonétique.

Il estimait que les maîtres devaient toujours prendre en considération le stade de développement des enfants et s'efforcer d'y adapter leur enseignement. C'était là, pour lui, un facteur important de réussite scolaire.

Parmi les principes purement méthodologiques auxquels Rudenschöld était très attaché, on peut citer la nécessité, selon lui :

- *d'adopter une démarche naturelle*, c'est-à-dire, de procéder en allant du simple au compliqué, du facile au difficile ;
- *d'enseigner en faisant appel au concret*, de manière à rendre l'enseignement aussi limpide que possible, malgré le peu de matériel disponible dans certaines classes ;
- *d'éveiller l'intérêt des enfants*, afin de faire contrepoids à l'image de l'école comme lieu où l'on se contente de corriger les devoirs et faire réciter les leçons ;
- *de faire entrer l'éducation physique dans l'enseignement* : associée à la vie au grand air et au travail manuel, celle-ci devait, d'une part, compenser les effets d'une vie trop sédentaire, de l'autre, stimuler le développement physique des enfants, tout en leur enseignant le respect du travail manuel.

On a dit de Torsten Rudenschöld qu'il était « le fondateur de l'école élémentaire suédoise ». S'il n'a pas été le seul pionnier de cette entreprise, il en a certainement été le plus important. Educateur et philanthrope : ces mots gravés sur un monument érigé à sa mémoire non loin du palais de Läckö résument bien ce qu'il fut.

Note

1. *Gunnar Richardson (Suède)*. Professeur honoraire à l'Université de Linköping, Président de l'Association pour l'histoire de l'éducation en Suède. Ancien membre du Parlement suédois. Il a consacré à l'histoire de l'éducation, parmi d'autres, les ouvrages suivants : *Kulturkamp och Klasskamp* [Lutte des cultures et lutte des classes] (1963) ; *Drömmen om en ny skola* [Le rêve d'une nouvelle école] (1983) ; *Svensk utbildningshistoria* [Histoire de l'éducation en Suède] (1988) ; et *Tekniken, människan och samhället* [La technologie, l'homme et la société] (1987).

Références

- Berg, F. « Folkskolereformatorn Torsten Rudenschöld » [Törsten Rudenschöld, un réformateur de l'éducation], dans *Svensk Läraretidning*, 1891, 1898.
- Fredriksson, V. (dir. publ.) *Svenska folkskolans historia* [Histoire de l'école élémentaire en Suède], Stockholm, Bonniers förlag, 1942..
- Isling, Å. *Kampen för och mot en demokratisk skola. 1. Samhällsstruktur och skolorganisation*. [Combat pour ou contre une école démocratique. 1. Structure de la société et organisation scolaire], Stockholm, Sober Förlags AB, 1980.
- Richardson, G. (dir. publ.) *Ett folk börjar skolan. Folkskolan 150 år. 1842-1992* [Une école pour le peuple. 150 ans d'instruction scolaire, 1842-1992], Stockholm, Allmänna förlaget, 1992.
- Richardson, G. *Svensk utbildningshistoria* [Histoire de l'éducation en Suède], Lund, Studentlitteratur, 1988.
- Sahlqvist, B. « Torsten Rudenschöld : Den svenska folkskolans grundläggare » [Torsten Rudenschöld, le fondateur de l'école élémentaire en Suède] dans *Levnadsteckning. Ped. skrifter*, Stockholm, Sveriges allmänna folkskolläraförändrings litteratursällskap, 1988, n° 159-160.
- Sjöstrand, W., *Pedagogikens. Vol. III:2. Utvecklingen i Sverige under tiden 1805-1920* [L'éducation, vol. III.2. Son développement en Suède de 1805 à 1920], Lund, Gleerups, 1965.

Principaux ouvrages de Torsten Rudenschöld

Par ordre chronologique

- 1845 *Tankar om ståndscirkulation* [Réflexions sur la mobilité des individus entre classes sociales].
- 1846 *Tankar om ståndscirkulationens verkställighet* [Réflexions sur l'instauration de la mobilité sociale, volume 1].
- 1848 *Tankar om vår tids samhällsfrågor: del I* [Réflexions sur les problèmes sociaux de notre temps, volume 1].
- 1850 *Tankar om vår tids samhällsfrågor: del II, Om folkskolan* [Réflexions sur les problèmes sociaux de notre temps, volume 2. Les écoles élémentaires].
- 1854 *Tankar om folkskolan* [Réflexions sur l'école élémentaire].
- 1856 *Svenska folkskolans praktiska ordnande* [L'organisation pratique des écoles élémentaires].

Toutes ces publications sont disponibles dans une nouvelle édition facilement accessible : *Pedagogiska skrifter* [Écrits pédagogiques], Stockholm, Sveriges allmänna folkskollärares litteratursällskap, 1920-1921, n° 89, 92, 95, 96.